

## ***Aida*, ou l'entrelieu**

par Augustin BERQUE

*Aida* s'écrit 間, sinogramme qui nous montre le soleil (日) – autrefois, la lune (月) – dont la lumière passe entre les deux battants d'une porte entr'ouverte (門). Voilà qui serait simple et facilement mémorisable, si ce même sinogramme, qui est lu en chinois *xián*, *jiān* ou *jiàn*, n'avait pas en japonais, selon les cas, de fort nombreuses lectures possibles, les unes dérivées phonétiquement du chinois (lectures *on*) : *kan*, *ken*, *gen*, les autres rendant sémantiquement le chinois dans le vocabulaire autochtone, le *Yamato kotoba* (lectures *kun*) : *ai*, *aida*, *awai*, *hashi*, *hazama*, *hima*, *hitori*, *konogoro*, *koro*, *korooi*, *ma*, *shibaraku*, *shizuka*, *heda.teru*, *i.reru*, *soshi.ru*, *ukaga.u*... Ne nous effrayons pas, toutefois. D'abord, la majorité de ces lectures sont assez rares pour qu'on les accompagne, sur la marge du sinogramme, de *furigana* qui indiqueront comment il faut le lire en l'occurrence. Ensuite, avec chaque fois des connotations différentes, toutes néanmoins tournent fondamentalement autour d'une certaine idée, celle d'*entrelieu*.

Qu'est-ce donc qu'un entrelieu ? Le mot ne figure pas dans le Petit Larousse, mais il n'est pas difficile à comprendre : c'est le *lien* qui existe *entre* certaines choses, certains êtres, ou qui en fait un ensemble compris entre certaines limites. Voilà pour l'essentiel. Maintenant, voyons un peu plus en détail, mais pas trop, comment les Japonais moyens comprendront ce mot d'*aida*, en traduisant pour ce faire la définition qu'en donne un équivalent du Petit Larousse, le *Kokugo jiten* de chez Shûeisha (édition 1993) :

あいだ (あひだ) [*aida*] 間 (1) Partie médiane comprise entre deux moments, deux choses, ou les reliant. Ou encore, ce qu'il y a là. ~ *la montagne et la mer, il y a une ville. Se frayer un passage ~ les gens.* (2) Intervalle spatial ou temporel. *Chanter en ménageant des ~. Il y a peu d'~ d'une maison à l'autre. Garder un ~ avec la personne qui précède.* (3) Espace de temps limité. Durée. *L'~ des vacances d'été. L'~ d'ici au départ. Cela fait long~ qu'on ne s'est pas vus.* (4) Parti moyen entre deux partis différents. ~ *venir pour faire la synthèse. Prendre l'~ de l'un et l'autre points de vue.* (5) Champ relationnel limité (entre des personnes, surtout). *Apprécié dans l'~ des spécialistes.* (6) Relations humaines. *Belle-mère et bru ne sont pas en bon ~. L'~ des deux amants n'a pas duré.* (7) (Dans la langue ancienne) cause ou raison ; parce que (...).

Comme on le voit, l'*aida* (le champ sémantique) de cet *aida* 間 pourrait nous emmener très loin ; mais nous nous contenterons ici de focaliser la question sur son composé *ningen* 人間, qui correspond à « être humain » en français ; thème qui, du reste, est à lui seul déjà suffisamment problématique.

Pour fixer un peu les choses d'emblée, voyons d'abord les traductions que donne de ce *ningen* le *Nouveau petit dictionnaire japonais-français* de chez Hakusuisha

(édition 1994) : « homme ; être humain ; genre humain ; (avec le suffixe *teki* 的) humain ; (avec le suffixe *sei* 性) humanité (...) ».

Quant à lui, le canonique *Kenkyusha's new Japanese-English dictionary* (édition 2003) en donne ces traductions : « **(1)** (individuellement) a human being ; a person ; a man (*pl. men*) ; a mortal ; (collectivement) man ; mankind ; humanity. (...) **(2)** character. (...) ».

S'il en est ainsi, alors pourquoi le philosophe Watsuji Tetsurô (1889-1960 ; ici dans l'ordre normal en Asie orientale : le patronyme *Watsuji* en premier), connu entre autres par sa monumentale *Éthique* (*Rinrigaku* 倫理学), a-t-il défini cette matière comme une « étude du *ningen* » (*ningen no gaku* 人間の学) ? Et pourquoi a-t-il donné à son célèbre essai *Fûdo* 風土 (*Milieux*, 1935) ce surprenant sous-titre : *Considérations ningen-logiques* (*Ningengakuteki kôsatsu* 人間学的考察) ? Sous-titre surprenant, oui, car le mot *fûdo* – composé des deux sinogrammes « vent » (風) et « terre » (土) s'entend d'abord comme « climat » (seule traduction donnée par le petit *Hakusuisha* cité plus haut), ou encore, selon le *Kenkyûsha*, « natural features (of a region) ; climate ». Comment donc le climat peut-il donner lieu à une étude sur le *ningen* ?

Si l'on s'est un peu frotté à l'histoire des idées, la réponse coule de source au moins depuis Hippocrate : le lien entre le climat et l'humain, c'est que les différents climats détermineraient causalement différents types humains. Voilà ce qu'on appelle le déterminisme (en le qualifiant, si nécessaire, de « géographique », ou d'« environnemental »). Or un problème surgit dès les premières lignes de *Fûdo* ; car Watsuji, d'emblée, rejette expressément le déterminisme. Il s'agit donc pour lui d'une autre sorte de lien ; et ce lien, comme l'indique le sous-titre, il le voit dans le *ningen*. Comment faut-il donc comprendre ce terme ?

Dans le terme composé *ningen* 人間, l'élément *nin* 人 est en position de déterminant, et l'élément *gen* 間 en position de déterminé. Lorsqu'ils sont isolés, ces deux sinogrammes se lisent respectivement *hito* et *aida*. Donc, analytiquement, *ningen*, c'est l'*aida* qu'il y a entre les *hito*, et qui les relie. Comme *hito* veut dire « homme (des deux sexes), l'Homme (l'espèce humaine), l'humanité, quelqu'un », et qu'il ici en épithète à *aida*, en somme, *ningen*, c'est ce qui lie les humains entre eux ; c'est l'*entrelieu* humain.

Voilà certes qui explique pourquoi Watsuji a pu faire de ce terme, *ningen*, l'objet de l'éthique ; en revanche, quel rapport avec le climat ? Il faut ici se débarrasser des œillères du déterminisme, et se souvenir que l'historien Lucien Febvre (1878-1956), dans *La Terre et l'évolution humaine* (1922), avait qualifié de « possibilisme » la géographie humaine de Paul Vidal de la Blache (1845-1918), le fondateur de l'école géographique française. Contre le déterminisme qui dominait alors les écoles géographiques allemande et anglo-saxonne, Vidal avait en effet montré que, dans des conditions environnementales pourtant comparables, des sociétés différentes *peuvent* historiquement développer des genres de vie différents. Entre les conditions naturelles et les cultures humaines, il n'y a donc pas détermination causale, mais contingence historique. Les choses auraient toujours pu se passer autrement qu'elles ne l'ont fait...

Vidal, qui n'était pas philosophe, n'a pas lui-même cherché de concept pour qualifier cette relation nature/culture. Watsuji qui, lui, était philosophe, en fournit un d'emblée, et il le définit même dès la première ligne de *Fûdo* : « Ce à quoi vise ce livre, c'est à élucider la médiance (*fûdosei* 風土性) comme moment structurel de l'existence humaine (*ningen sonzai no kôzô keiki toshite* 人間存在の構造契機として) ». Et dès les quelques lignes suivantes, il pose que cette médiance, ou qualité propre aux milieux humains, implique la subjectivité (l'être-sujet, *shutaisei* 主体性) de l'être humain, qui va interpréter les données environnementales de telle ou telle manière (*shikata* 仕方). Le résultat historique de cette interprétation (*kaishaku* 解釈), c'est un certain milieu (*fûdo* 風土). Le milieu est donc irréductible à l'environnement naturel (*shizen kankyô* 自然環境), qui n'en est en quelque sorte que la matière première. Donc, pas question de déterminisme. En revanche, entre l'existence humaine et son milieu, il y a une interdépendance dynamique – cela que Watsuji qualifie de « moment structurel » (le japonais *keiki* 契機 traduit ici l'allemand *Strukturmoment*), et qu'il nomme *fûdosei* 風土性 (ce que j'ai rendu par « médiance »). Il ajoutera plus loin que pour comprendre cette interdépendance dynamique, la méthode qui s'impose est celle de l'histoire, sous l'angle d'une phénoménologie herméneutique.

Dans la seconde édition de *Fûdo* (1948), Watsuji rendra hommage à Febvre et à Vidal, en regrettant de ne les avoir pas lus avant de rédiger la première (en 1935, ils n'étaient pas encore traduits en japonais), mais en ajoutant aussi que cela n'aurait pas modifié sa thèse fondamentale. Effectivement : il y a bien rencontre entre la mésologie (*fûdogaku* 風土学) watsujienne et la géographie vidalienne, mais le possibilisme de Vidal reste d'un positivisme classique, et ne se préoccupe pas de phénoménologie. Il ne pose aucunement la question de savoir ce que c'est que la réalité humaine, et en quoi le milieu – qui pour lui n'est autre que l'environnement naturel – peut concerner l'ontologie.

C'est là en revanche exactement l'objet de *Fûdo*, comme le pose Watsuji dès la première ligne ; à savoir la médiance. Et comme l'indique le sous-titre, il s'agit là de l'entrelien humain, *ningen*, autrement de *aida* qui lie entre eux les êtres humains. C'est que ce lien est concret. Les êtres humains, concrètement, vivent nécessairement dans un certain milieu, c'est-à-dire dans le tissu relationnel qui s'est historiquement élaboré non seulement entre eux (en une certaine société), mais aussi avec tout ce qui les entoure et qui, à l'origine et au fond, est un certain environnement naturel. Les humains, certes, élaborent historiquement ce donné brut en ce qui devient leur milieu propre (leur propre *fûdo* 風土), mais ils ne peuvent pas s'en abstraire. La terre (*do* 土) est toujours là sous nos pieds, le vent (*fû* 風) est toujours celui d'un certain climat terrestre. L'entrelien humain, c'est donc, non moins nécessairement, une affaire de médiance (*fûdosei* 風土性).

La médiance, comme Watsuji le pose dès la troisième ligne, c'est donc le « sol concret » (*gutaiteki jiban* 具体的地盤) de l'entrelien humain (*ningen* 人間). C'est ce qui nous lie entre nous, du même pas que cela nous lie aux choses de notre milieu ; et c'est dans cet entrelien que nous prenons conscience de nous-mêmes. À ce sujet, Watsuji parle d'« entente propre » (*jiko ryôkai* 自己了解). Par exemple, nous nous découvrons

nous-mêmes dans le vent frais du matin, et par là-même, nous communiquons entre nous :

Le fait que l'air possède la manière d'exister (*sonzai no shikata* 存在の仕方) de la « fraîcheur vive » n'est autre que le fait que nous-mêmes en sommes vivifiés. C'est dire que nous nous découvrons nous-mêmes au sein de l'air. Néanmoins, la vivacité de l'air n'est pas la vivacité d'un état psychologique. Ce qui le révèle le mieux, c'est le fait réel que l'humeur vive du matin s'exprime directement dans les *salutations* qui s'échangent entre nous. Nous nous entendons nous-mêmes *au sein de la fraîcheur de l'air*. Ce qui est frais, ce n'est pas l'état psychologique du soi, c'est l'air. Voilà justement pourquoi, sans en passer par une procédure telle que de tourner notre regard sur l'état psychologique d'autrui, nous échangeons directement, au sein de notre entrelieu (*aida ni oite* 間において), des salutations comme « Joli temps, hein », « ça s'est mis au beau », etc.. Sortis ensemble dans l'air du matin (*tomo ni asa no kûki no naka he dete* とともに朝の空気の中へ出て), nous sommes chargés ensemble d'une certaine manière d'exister (*ittei no sonzai no shikata* 一定の存在の仕方). (*Fûdo*, p. 56-57 dans la traduction).

Plus loin, Watsuji fait explicitement le lien entre cette « sortie » de l'être humain au sein d'un *aida* commun et l'étymologie d'*exister* dans les langues européennes, à partir du latin ; à savoir « se tenir » (*sistere*) « hors de » (*ek*). Comme l'aurait dit Leroi-Gourhan (*Le Geste et la parole*, 1964), il s'agit là de l'extériorisation, par nos systèmes techniques et symboliques, de certaines des fonctions de notre « corps animal » individuel en un « corps social », techno-symbolique et collectif. Watsuji, du reste, emploie dans un sens très proche le terme *aidagara* 間柄 (relation entre certaines personnes), que j'ai donc traduit, en l'occurrence, par « corps social ».

La médiance, toutefois, ne se réduit pas au couplage d'un corps *social* (techno-symbolique) à notre corps animal. S'inscrivant nécessairement dans les écosystèmes, ce qu'elle ajoute à notre corps animal est un corps *médial* (éco-techno-symbolique) ; autrement dit, notre milieu : ce tissu relationnel qu'est l'*aida* où nous *ek-sistons*, et qui, du moment que nous sommes en vie, lui aussi vit de notre propre vie.

Palaiseau, 29 novembre 2020.

Pour en savoir plus :

WATSUJI Tetsurô, *Fûdo, le milieu humain*, traduit par A. Berque, Paris, CNRS, 2011 (*Fûdo, Ningengakuteki kôsatsu*, 1935).

BERQUE Augustin, *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin, 2000 (poche 2008).

Id. *La mésologie, pourquoi et pour quoi faire ?*, Nanterre, Presses universitaires de Paris Ouest, 2014.